

blanches, ce qui est d'un effet agréable, mais peu monumental. Quant à l'intérieur, je n'en puis rien dire, car je ne l'ai pas vu. On m'a parlé de fresques et de tableaux, sans m'en citer les auteurs, ce qui n'était pas de bon augure.

Ce que j'avais sous les yeux valait bien une peinture : c'était le Tage. Je voulus goûter son eau, quoique, jaunie par l'orage, elle ne fut pas très-attractive. Je ne pus satisfaire mon envie qu'en m'enfonçant dans la vase jusqu'à mi-jambes. Le fleuve est large ici comme le quart de la Seine à Paris. Il forme cascade quand il arrive aux murs du château, ce qui l'embellit fort. Cette chute est artificielle. Ici, les fleuves mêmes font leur cour et, en véritables courtisans, ils sautent pour le roi.

Un fort joli pont conduit à une belle fontaine en marbre et à jet d'eau, qui contribue encore à orner la situation. Près de la fontaine était réuni un grand convoi d'ânes et d'âniers, les uns comme les autres dans leur costume national. Les ânes, nonobstant leurs brillants caparaçons, ne valaient pas ceux de Naples et de Sicile, et me rappelaient celui de Sancho-Pança, moins joli que savant. Quant aux âniers, c'étaient de beaux hommes, bien qu'il y eût quelque chose dans leur regard qui ne m'eût pas convenu au coin d'un bois.

En continuant de parcourir les jardins, je rencontre d'autres fontaines qui ne sont pas non plus indignes d'attention ; puis une espèce de parc à l'anglaise, qui a aussi son agrément.

Ici, mon curé fut rejoint par un de ses confrères, avec lequel je le laissai conférer sur l'histoire ecclésiastique, qui, en Espagne, n'est pas, à l'heure qu'il est, dans sa phase brillante. Après avoir chassé les moines, les esprits forts veulent aussi renvoyer les curés et supprimer la messe. Songent-ils à redevenir Maures ?



En France, c'est la réaction contraire qui s'opère. Après avoir fait table rase des établissements religieux, nous avons relevé ceux qui étaient utiles : c'était bien. A présent, nous rétablissons les ordres mendiants, quand ailleurs on les supprime; nous faisons mieux, nous en inventons de nouveaux, et, plus papistes que le pape, nous allons déborder Rome même. Ceci, prenez-en note, ne peut manquer de nous conduire à quelque catastrophe anti-religieuse, qu'il serait bon de prévenir en nous arrêtant sur cette pente dangereuse. En France, on aime et respecte les évêques et les curés, on a raison, car ils sont généralement respectables, enfin, la soutane y est populaire, mais le froc ne l'est pas. Or si l'habit n'y fait pas la religion, il ne faut pas sacrifier la religion à un habit. Si vous voulez des moines, changez-en le costume.

Je me dirige vers la ville d'Aranjuez à laquelle on donne cinq à six mille habitants, population qui est doublée quand la cour y réside. C'est une ville fort propre, un petit Versailles bourgeois, où vivent des petits rentiers ou des courtisans réformés, classe nombreuse en ce pays.

Quoique l'eau du Tâge ne m'eut pas paru fort claire, je mourais d'envie de m'y baigner, mais le demi-bain de limon que j'avais pris me décourageait; je ne me souciais pas de m'en mettre jusqu'au col. Néanmoins, en cherchant bien, je trouvai une place où je pouvais espérer un fond assez ferme. Je tentai l'aventure. Je ne m'embourbai pas trop, et je pus même nager.

Ce bain et la promenade m'avaient donné appétit : je retourne à la gare où j'avais entrevu un restaurant. Je m'y trouve en compagnie d'une brillante réunion de muletiers, auxquels s'étaient joints plusieurs des âniers dont j'avais vu les montures près de la fontaine. Il se

faisait là sans doute quelque fête de famille ; tous ces gens étaient proprement et même élégamment mis. Leur costume se rapprochait assez de celui du Figaro du *Barbier de Séville* ; seulement, je remarquai qu'au lieu de trousse et de savonnette, ils portaient de bonnes escopettes et des couteaux bien affilés qui leur servaient, en ce moment, à découper leur viande.

Une table restait vide ; je m'y installai. On me servit un plat de tomates avec du jambon frit, vrai mets de muletiers : à chaque bouchée, pris à la gorge par le poivre ou le piment qui rehaussait la sauce, il fallait avaler, faute d'autre liquide, un grand verre de vin, noir et fumeux, qui n'était pas de nature à rafraîchir beaucoup. Ne pouvant obtenir d'eau, je regrettai fort celle du Tage, malgré sa teinte café au lait. Enfin, sur mes pressantes réclamations, on m'en apporta une cruche pleine, et, rassuré par le voisinage de cette onde bien-faisante, je pus braver le feu de ce terrible jambon.

Mon déjeuner se termina par une tasse de café détestable, comme il l'est toujours en Espagne et à peu près partout. Il est étonnant que ce ne soit qu'en France qu'on sache faire le café. Ailleurs, sauf en Turquie, c'est une boisson imbuvable. En Turquie, il est bon, mais sa mine n'est pas flatteuse, car on le prend avec le marc.

En attendant le convoi d'Albacette, j'examine la gare qui touche au château royal et semble en faire partie. Elle ne l'emporte guère sur les autres. Non-seulement elle est sans luxe, mais elle est peu sûre sous certains rapports, et quand les souverains s'y arrêtent, ils peuvent en sortir en compagnie plus nombreuse qu'ils n'y sont entrés : la propreté n'est pas une vertu commune en Espagne.

Le signal du départ se fait entendre : chacun s'installe de son mieux, sans arriver à être bien. La sé-

paration d'un wagon à l'autre n'est qu'à hauteur d'appui, et l'on peut causer avec ses voisins d'avant et d'arrière. Dans le wagon d'avant est un chef de gare que je reconnais à la petite locomotive d'or qui orne sa casquette. Il est accompagné de sa femme, de trois enfants et de deux servantes qui paraissent sœurs. L'une est une beauté sauvage, dont les sourcils se joignent, et qui ressemble à Mademoiselle Cruvelli : elle peut avoir vingt ans. L'autre en a seize : grosse et courte, c'est la caricature de sa sœur. Toutes deux, coiffées en cheveux, forment un spécimen bien caractérisé de l'espèce indigène. Elles paraissent dévouées à leur maîtresse et s'occupent sans cesse des trois enfants, dont l'aîné a sept ans. Le père et la mère, jeunes encore, ont fort bonne tournure. La dame est vêtue à l'espagnole, mais la fille, âgée de quatre à cinq ans, porte un chapeau. Ici, comme en Italie, comme en Grèce, la coquetterie des mères, quand elles n'osent pas elles-mêmes abandonner leur costume national pour les chiffons français, est d'en affubler leurs filles qu'elles défigurent à plaisir. Selon elles cela les rend distinguées : c'est ridicules qu'il faudrait dire.

Les bonnes et les enfants chantent des airs français, dont les paroles ont été traduites en espagnol ou adaptées à des vers nationaux. Partout, on aime à singer la France : c'est très-flatteur pour nous, mais ce n'est pas un profit pour l'étranger qui perd ainsi son originalité pour devenir une copie toujours pâle.

Ce qui frappe d'abord, en Espagne, est la différence des types de visages d'une province à une autre. Ici, il y a un contraste bien marqué entre la physionomie du chef de gare, de sa femme, de ses enfants et celle des deux servantes. Les premiers ont des figures fines, les traits allongés, les cheveux châtain. Les servantes

ont des cheveux noirs, des têtes carrées et quelque chose de rude qui n'empêche pas que l'aînée ne soit fort belle.

Avant d'arriver à la station de Villa, nous rencontrons, sur la route parallèle à la voie, un régiment qui se rend à Madrid. Nous traversons de vastes plaines sans culture ou mal cultivées. Quelques mules qui paissent sont les seuls êtres vivants que nous y apercevons.

A Huerta, la campagne n'est pas plus belle.

A la station suivante, un des voyageurs, moins adroit que les autres, manque son élan et roule à terre. Nous le croyons tué, mais il se remet sur ses pieds en se frottant le ventre et, pour prouver qu'il n'est pas mort, il suit le train au pas de course. Singulière manie que celle-là ! Il paraît qu'elle est générale ; les gardiens et employés ne se permettent jamais la moindre observation ; c'est la liberté du geste avec toutes ses conséquences.

A une heure, nous avons, à gauche, un village entouré de plaines arides ; j'aperçois trois moutons.

Mon curé, qui m'a pris en amitié depuis que je l'ai empêché de faire ce saut périlleux, et que je lui ai prêté mes livres, me donne des renseignements sur le pays. C'est celui où Don Quichotte a mis fin à ses plus belles aventures, et, avant d'arriver à Albacette, nous passerons non loin du Toboso, pays de Dulcinée.

A une heure et demie, nous avons à droite des dunes stériles. A gauche, des nuages nous annoncent un orage.

A deux heures, se montre une église avec son clocher lourd, peu élevé, à tour carrée, comme ils sont ici. Aux alentours sont quelques vignes, des touffes de grands roseaux qui servent de perches, un champ de solanum, dont les tiges, hautes de sept à huit pieds, portent de belles fleurs jaunes, larges comme des assiettes.

La grosse servante se retourne : belle d'un côté, elle est borgne de l'autre et a une balafre sur la joue. Cette fille a dû faire la guerre ; c'est, assurément, quelque amazone de guérillas. Sa sœur a une admirable chevelure. Elle n'a pas l'air plus tendre que son aînée.

A gauche, je vois beaucoup de mules et des champs récoltés. La bourrasque se déclare, le vent tourbillonne dans les wagons et fait voler les rideaux. Les femmes défendent de leur mieux leurs châles, leurs coiffures ; je manque de perdre mon chapeau. Agréables wagons ! et ce sont les meilleurs ! qu'est-ce donc des autres ?

Nous voilà à la station de Villar de Canas. C'est la première dont je trouve le nom sur la carte. Les maisons sont couvertes en pannes. Les murailles faites en pierres sèches, posées sans soin les unes sur les autres, comme pour imiter des ruines, font ressembler ce lieu à une ville prise d'assaut. Les hommes en manteaux bruns, avec leurs petits chapeaux pointus, leurs culottes, leurs guêtres et leurs fusils qui ne les quittent pas, ressemblent à de vrais brigands. J'en remarque un portant une couverture noire avec des raies larges de six pouces, et alternativement jaunes, vertes, rouges et blanches : c'est Arlequin en manteau de cour.

Rien de triste comme Villar de Canas et sa campagne ; je n'y vois de verdure que quelques arbres rabougris. Le purgatoire doit avoir cette apparence désolée.

A deux heures et demie, nous sommes à Guero. Je ne sais ce qui s'y prépare : nous y trouvons un rassemblement d'hommes armés, ils sont par groupes sur la voie et se dérangent à peine quand le train passe. Je ne sais comment aucun d'eux n'a été blessé ; si ceci était arrivé, ils auraient certainement tiré sur nous.

Lorsque nous partions, deux de ces individus sautent dans le wagon où je suis, en tenant leur fusil à la

main : triste compagnie ! J'ai vu rarement de plus mauvaises mines. La femme du chef de gare paraît en avoir grand'peur. La grosse servante les regarde d'un œil menaçant : c'est une louve prête à se jeter sur des loups d'un autre bois.

La figure de ces servantes m'étonne toujours, elle ne ressemble à aucune autre face humaine ; je voudrais bien savoir de quelle province elles sont. J'ai parlé des femmes brunes et des femmes blondes et rosées de Madrid : ces deux sœurs à face carrée, aux dents blanches et larges, aux yeux à la fois farouches et voluptueux, sont d'une troisième race.

Après un quart-d'heure de marche, nos hommes à fusil qui n'ont pas ouvert la bouche s'en vont comme ils sont venus : ils sautent sur la voie et s'éloignent sans rien payer, sans regarder personne.

Je m'étonne de la quantité d'eau que boivent les trois enfants ; à toutes les stations, on en remplit deux bouteilles, qui, en peu d'instant, sont vidées. Les Espagnols, comme les Maures et les Arabes, croient que l'eau ne peut faire mal. Les peuples du Nord, sans en excepter les Français, ont le préjugé contraire ; ils n'en boivent jamais et laissent souvent leurs enfants souffrir de la soif sans leur permettre d'y toucher : l'eau, selon eux, donne la fièvre, fait naître des vers, amène des coliques, des fluxions de poitrine, rend hydropique, etc. Je suis convaincu qu'une partie des maladies du peuple provient de cette prévention contre l'eau, prévention dans laquelle les cabaretiers ne manquent pas de les entretenir.

A mon grand étonnement, j'ai vu des médecins prêcher à peu près la même doctrine et bien recommander à leurs clients de mettre dans leur eau, s'ils voulaient absolument en boire, quelques gouttes de vin, de vi-

naigre, de lait, à moins qu'ils ne préférassent la tisane. Est-ce que les chiens, les chats, les bœufs, les chevaux, etc., ne boivent pas d'eau pure? est-ce qu'ils s'en portent plus mal? Sans vouloir qu'on fasse abus de l'eau comme je l'ai vu faire en Orient, je dirai que non-seulement l'eau est un des meilleurs préservatifs contre beaucoup d'indispositions, mais qu'elle en peut guérir quelques-unes, notamment les rhumes. Quand je suis enrhumé, je ne bois que de l'eau fraîche pour tout remède: aussi ne le suis-je pas longtemps.

Voici un exemple singulier de cette prévention contre l'eau. Un maître ouvrier, ancien militaire, que j'employais chez moi, homme laborieux et honnête, mais malheureusement très-enclin à la boisson, commença à prendre du ventre: il attribuait cela à sa bonne santé et ne s'en inquiétait pas. Cependant, un jour il éprouva quelque malaise: je lui conseillai de voir le médecin. Justement, le docteur entra; mon ouvrier profita de l'occasion pour le consulter. Après l'avoir examiné, le docteur lui frappant sur le ventre lui dit: « — Il y a de l'eau là-dedans. — De l'eau! s'écrie mon homme, ah! je m'en doutais, c'est ce coquin de cabaretier qui m'a volé. — Volé, lui dis-je, quel rapport cela a-t-il avec votre mal? — Quel rapport? depuis dix ans je n'ai pas bu une goutte d'eau! non, Monsieur, pas une goutte: c'est donc ce voleur-là qui en a mis dans mon vin et mon cognac. — Mon ami, lui dit le docteur, cela prouverait plutôt le contraire, et si vous aviez moins bu de vin et d'eau-de-vie, vous auriez moins d'eau dans le ventre. — Allons donc, M. le docteur, du vin changé en eau, c'est bon à faire croire à des conscrits, mais à un vieux troupière!... » Enfin, quoique le médecin eût pris la peine de lui expliquer que l'eau venait chez lui d'une dissolution du sang, suite de son intempérance,

il ne voulut pas démordre de son opinion, et quand on lui fit la ponction, il ne cessa d'anathématiser son marchand de vin qu'il traitait de fripon et d'empoisonneur.

La pluie redouble et nous inonde. Les deux camérières mettent une de leurs jupes sur leur tête, une autre sur celle des enfants, et restent en chemise.

Les buffets des stations sont aussi rustiques que le reste : on n'y trouve que des verres d'eau pour boisson et de petites pastèques pour nourriture.

A Alkasar, deux yeux flamboyants, appartenant à une figure étonnamment barbue, paraissent à la portière et nous regardent tous sous le nez. Que cherchaient-ils ? C'étaient de terribles yeux. Était-ce un homme de la police ? était-ce un bandit qui en attendait un autre ?

Il est quatre heures : partout des temps d'arrêt et même des contre-marches. Les Espagnols ont trouvé moyen d'aller, avec la vapeur, moins vite qu'avec des chevaux.

On parle encore ici de choléra, mais moins que sur les autres routes.

Je crains que mon bagage ne soit percé par la pluie : mon sac de nuit l'est bien dans le wagon.

Ici la vapeur nous manque et nous restons sur la voie. On envoie chercher une autre locomotive à Zancara. Nous demeurons là une heure.

A six heures, nous traversons de vastes plaines et arrivons à la station de Soquelamos : triste lieu ! C'est là que le chef de gare nous quitte avec sa famille et ses servantes. Je verrai longtemps les étranges faces de ces deux filles et je les reconnaîtrai sur mille.

Nous avons mis douze heures pour faire trente-trois lieues. Comment en serait-il autrement ? après chaque demi-heure de marche, on s'arrête un quart-d'heure.

Pour la troisième fois, la vapeur nous manque. Le sang-froid des employés et des voyageurs est admirable : ils semblent accoutumés à ces accidents. Il est sept heures : nous faisons maintenant deux lieues à l'heure, et l'on a changé trois fois de locomotive. Il y a, sans doute, coalition entre ces machines dégoutées de leur métier ; elles conspirent pour arriver à la restauration de l'antique dynastie des mules. N'est-ce pas aussi une légitimité ?

Mon curé me parle toujours de Don Quichotte ; il en connaît à fond l'histoire et me montre, à chaque pas, le théâtre de quelqu'un de ses exploits ou des accidents de son fidèle écuyer. C'est lui aussi qui me donne les noms des stations, dont je lui laisse la responsabilité, car je ne les trouve ni sur la carte, ni dans les livres-guides, et fort rarement sur les murs des gares.

Partout des plaines à perte de vue et mal cultivées. on n'aperçoit ni collines, ni arbres, ni eau, ni maisons. Je cherche toujours le village du Toboso, mais je ne puis l'apercevoir. La terre est rougeâtre, argileuse ; elle s'attache aux pieds. Le blé est maigre. Pas un troupeau ; pas un oiseau ; pas un passant.

Nous n'avons plus qu'une station pour gagner Albacette. C'est là que finit la voie ferrée.



## CHAPITRE XIV.

Albacette. — Route de Valence. — Roc-Luna, le mayoral.

Il était dix heures et demie quand nous entrâmes dans Albacette où nous aurions dû être à sept heures. Autant que j'ai pu en juger à la lueur des étoiles, Albacette n'est pas une belle ville, mais on dit qu'elle a beaucoup d'industries. La principale est la fabrication des couteaux et des poignards, *navajas* et *cuchillos*, qu'on assure être d'une qualité supérieure et n'ayant point d'égaux pour expédier leur homme. Ce qui complète l'éloge du pays, c'est que les habitants s'en servent aussi adroitement qu'ils les fabriquent : il est donc bon ici de ne mécontenter personne. On compte, à Albacette, environ douze mille âmes.

Nous sommes encore dans les domaines de Cervantès : c'est non loin d'Albacette qu'il fait naître Don Quichotte et qu'il place la caverne de Montesinos. S'il avait écrit son livre de notre temps, il nous eût montré le bon

chevalier, la lance en arrêt, défiant une locomotive, qu'il aurait prise pour un dragon lançant des flammes et entraînant, dans les replis de sa queue, des centaines de malheureux, réclamant le secours de sa bonne épée. Mais, hélas ! rien de moins chevaleresque que la vapeur ; il n'y a contre elle ni lance invincible ni armure enchantée. Les prodiges et les magiciens disparaissent à son approche, et les sorcières, sur leurs balais, ne courent pas si vite que le chauffeur sur son siège. Ah ! Satan, mon ami, vous vous êtes ici laissé dépasser et vous n'avez pas même eu l'esprit de vous faire chauffeur.

C'est en parcourant les rues, guidé par un des marmitons de la posada, que je faisais ces réflexions en attendant le souper. Quand le gâte-sauce m'eût averti qu'il devait être servi, vu qu'il y avait bien une demi-heure que le poulet ne criait plus, je m'empressai de rentrer. Je trouvai, en effet, sur la table la malheureuse volaille dressée à l'espagnole, c'est-à-dire les quatre fers en l'air, et comme frappée d'apoplexie.

J'avais faim, et je me mis à l'attaquer de concert avec un voyageur qui devait partir par le courrier. La bête était si musculeuse que nous y ébrechions le couteau du pays malgré sa bonne trempe, mais la trempe du poulet était meilleure encore. Nous nous rabattîmes sur des ragoûts inexplicables, car un menu espagnol n'est qu'une suite de problèmes qu'on présente aux convives sous le nom générique d'olla podrida.

La connaissance fut bientôt faite avec mon compagnon de table, homme de trente à quarante ans, de bonnes manières, de taille moyenne, et ayant une de ces figures qui, tout d'abord, inspirent confiance. Comme Albacette est le point de départ des diligences et des courriers qui vont en Murcie, en Aragon, à Alicante, etc., etc.,



j'étais, dans mon ignorance de la langue, fort embarrassé au milieu de cette confusion de véhicules, pour faire charger mes effets dans celui qui allait à Valence et y obtenir moi-même une place. Mon nouvel ami se chargea de tout, régla ma dépense à l'hôtel, enfin me rendit tous les petits services qui dépendaient de lui. Nous échangeâmes nos cartes : c'était un gentilhomme du pays, et il se nommait Francesco-Trebyano-Pascual del Povil. Les Espagnols sont ainsi faits, ils vous traitent avec la plus grande indifférence, ou ils s'attachent tout de suite à vous.

Quand nous arrivons à la voiture, qui était la messagerie ordinaire de Valence, servant en même temps de courrier des dépêches, le coupé et la banquette étaient déjà occupés ; il ne restait que l'intérieur dont les bancs, placés longitudinalement comme dans les omnibus, sont médiocrement commodes. Vis-à-vis de moi est un capitaine de gendarmerie, aux formes athlétiques, au sabre gigantesque, au sans façon complet, mais brave homme. Dans un coin est un fantôme blanc, enveloppé de la tête aux pieds et dont on ne peut distinguer le sexe. Le capitaine le secoue pour savoir s'il s'agissait d'un mort ou d'un vivant ou d'un simple paquet. Alors, à l'aide de la lumière de l'hôtel qui éclairait encore la voiture, nous voyons sortir une tête coiffée d'un long bonnet de laine pointu qui disparaît aussitôt sous sa couverture.

Avec nous sont aussi trois femmes espagnoles, jeunes, assez jolies et qui vont s'embarquer pour rejoindre leurs maris officiers, en garnison à Barcelone. Deux d'entr'elles ont un enfant.

Le mayoral ou conducteur est un petit homme de quatre pieds huit pouces, gros, à figure rubiconde aussi large que haute, à grande bouche garnie de dents for-



midables, mais blanches et bien rangées. Coiffé d'un réseau que surmonte un chapeau pointu, il porte une veste ronde de velours, une culotte serrée, des bas à coins, des souliers à la castillane, un petit ventre rebondi, serré par une ceinture : c'est Sancho-Pança ressuscité ; la ressemblance est parfaite.

Son caractère est en rapport avec sa figure. Il est leste, il ne jure ni ne crie, il sourit toujours et se démène sans perdre sa bonne humeur.

Cette voiture doit nous conduire en vingt-cinq heures à un autre tronçon de chemin de fer qui nous mènera à Valence. J'avais tant souffert, dans ma traversée de Bayonne à Madrid, que je frémissais en pensant au temps que j'allais passer dans cette méchante carriole ; je savais que vingt-cinq heures, en Espagne, en font trente au moins. Cependant, j'étais aussi bien casé que possible, j'occupais un des coins du fond, ou le point le plus propre à dormir, mais je ne le gardai pas longtemps. Voyant qu'une des jeunes femmes était accablée de sommeil, et ne savait où reposer sa tête, je lui donnai ma place.

Les environs d'Albacette, autant que j'en ai pu juger dans la demi-obscurité, m'ont paru assez arides. Un peu plus loin, où vers Poro de la Pêna, je vois des apparences de culture ; le temps est redevenu beau, le ciel clair, mais le froid est très-vif, la voiture est mal fermée, et les courants d'air nous font grelotter. Je ne sais comment peuvent y tenir les deux petits enfants qui, selon l'usage espagnol, sont à peu près nus. Les mères ne s'attendaient pas plus que moi à cette température glaciale au mois d'août. Je couvre, de mon surtout, les deux marmots et une des femmes qui est légèrement vêtue. L'homme à la couverture, plus avisé que nous, fort à son aise sous ce rempart de

laine, ronfle de tout son cœur. Quant à moi, je ne puis fermer l'œil.

De temps en temps, des individus drapés dans de longs manteaux noirs ou bleus, s'approchent de la voiture qui s'arrête quand ils en font le signe au postillon. Je ne savais trop qu'en penser, et je sentais mes deux voisines trembler de tous leurs membres : mais elles se rassurèrent en apprenant que ces hommes étaient des gendarmes qui venaient recevoir une consigne du capitaine. Nous dûmes en conclure qu'on surveillait quelqu'un ou quelque chose.

L'aurore qui commence à poindre nous annonce une belle journée. La campagne est ici mieux cultivée. Les relais, jusqu'à Almanza, sont : Villar, Bonete, Venta de la Vega. Au point du jour, le froid est devenu plus vif encore, mais dès que le soleil se montre nous passons d'un extrême à l'autre, et la chaleur devient très-forte. La poussière qui s'élève nous coupe la respiration.

C'est vers six heures que nous changeons de chevaux, dans un bourg qui doit être Bonete. Je descends avec le capitaine. Tandis qu'il est en conférence avec les gendarmes, je vais voir l'église, qui n'a rien de remarquable. Du reste, pas un habitant dans les rues : le bourg semble désert. J'étais arrêté contre une porte ; tout d'un coup débouche de la cour une bête à cornes, vache, bœuf ou taureau, car l'apparition fut si subite que je n'en pus distinguer le sexe, qui, tête baissée, se précipite sur moi. D'un saut de côté, j'évitai son choc, et la bête, sans se retourner, disparut aussi vite qu'elle était arrivée. Je puis dire que je l'échappai belle : un demi-pied de plus, je tombais éventré comme un cheval de toréador. Je fus assez heureux pour n'avoir pas de témoin, car la rencontre était tout-à-fait dans le goût espagnol : tué, j'aurais pu être le sujet

d'une romance; vivant, je devenais celui d'une caricature.

Pendant qu'on achevait de relayer, ce qui, en Espagne, n'est pas l'affaire d'un instant, surtout quand l'attelage se compose d'une douzaine de bêtes, je fais un examen plus attentif du costume de notre mayoral, que je n'avais pu bien détailler à la chandelle. C'est, maintenant, un mouchoir de coton rouge qu'il porte sous son petit chapeau pointu, qui mériterait d'être mis sous verre. Il est si coquet et si bien approprié à l'homme, qu'on aurait pu demander si le chapeau avait été fait pour le porteur ou le porteur pour le chapeau? L'homme peut avoir quarante ans, ce qui ne l'empêche pas d'être frais comme la rose, mais de ces roses un peu foncées et tirant vers le brun, telle que la rose capucine. Sa veste de velours bleu de roi, très-propre, comme tout le reste de sa personne, est ornée de nombreux petits boutons, formant deux demi-cercles qui se tournent le dos. La culotte est semblable à la veste; les bas sont d'une couleur tranchant sur celle de la culotte, et les coins tranchent sur les bas qui dessinent merveilleusement ses courtes jambes, ornées de vigoureux mollets.

Pour contre-partie à son petit ventre rebondi, est une croupe qui ne lui cède en rien et que sa culotte serrée et sa veste pincée font encore ressortir. Dans sa figure carrée brillent, ainsi que deux escarboucles, deux petits yeux pétillants de malice, contrastant fort avec son air calme, son front placide et sa bouche toujours souriante.

A la Venta de la Vega nous trouvons les habitants groupés à leurs portes: ils nous considèrent d'un air en dessous, sans nous approcher; des mendiants seuls s'aventurent un peu plus. C'est encore ici le choléra qui fait des siennes. C'est donc dans la crainte de nous le donner qu'ils s'éloignent? Non, c'est de peur que nous le leur donnions.

Une des femmes de la voiture me témoigne une amitié dont je ne puis m'expliquer la cause; elle me parle beaucoup, mais je ne comprends pas ce qu'elle me dit; j'entends seulement qu'elle répète le mot *Francese*. M. del Povil m'en donne l'explication: elle est née en Afrique, dans une ville de l'Algérie, depuis l'occupation française; et, quoi que sa famille soit espagnole, qu'elle même soit femme d'un officier de cette nation et qu'elle ne sache pas un mot de français, elle veut absolument être Française, et conséquemment ma compatriote.

J'accepte volontiers ce titre, puisque cela lui fait plaisir, et nous nous donnons une poignée de mains: alors elle me fait embrasser son petit garçon, qui peut avoir trois ans, beau, fort et bien membré, comme sont presque tous les enfants espagnols. Je pense que cette bonne constitution des nourrissons vient de l'habitude qu'ont les mères, les riches comme les pauvres, de les laisser à peu près nus: cela facilite leur développement et les endurecit de bonne heure au chaud et au froid. Pendant la nuit, quand je les couvrais de mon manteau, ils n'avaient pas l'air de souffrir du froid, ils le faisaient tomber avec leurs petits pieds, comme s'il leur eût été plus à charge qu'agréable, et, le jour venu, ils s'ébattaient au soleil, quand je pouvais à peine y tenir la main..

Je n'ai jamais vu les femmes battre des enfants, bien que les hommes ne s'en fassent pas faute; et ces enfants eux-mêmes, qui deviendront si criards quand ils seront hommes, ne pleurent ni ne crient que fort rarement. Lorsque cela arrive, les mères leur donnent sur la nuque de petits coups en faisant entendre un murmure caressant, ce qui les apaise presque toujours.

Si un étranger veut les toucher, ils le regardent d'un air sauvage et presque menaçant, mais on les

apprivoise avec de petits soins, moins vite pourtant que les enfants du Nord, qui viennent souvent vous faire des avances, ce que ceux-ci ne font jamais. Chaque peuple a son instinct de race.

La chaleur augmente; elle est insupportable. Si nous voulons établir un courant d'air, nous sommes étouffés par la poussière.

Il est dix heures et demie: nous allons quitter la Murcie pour entrer dans le royaume de Valence; la transition est sensible. Ici, la culture est bonne. Des canaux d'irrigation fertilisent les terres et rendent la végétation plus forte. Les noyers qui bordent la route se sont étendus de manière à presqu'entraver la circulation des voitures. En mettant la tête dehors, on risque fort d'être éborgnés: cependant, nous ne nous plaignons pas de cet ombrage. Le mayoral nous offre des noix qu'il récolte aux branches qui viennent le chercher sur son siège.

On commence ici à voir le caroubier, très-bel arbre qui porte de longues gousses ressemblant, quoique deux à trois fois plus fortes, à celles de nos pois; elles renferment une graine qu'aiment beaucoup les chevaux qui la mangent avec la cosse: c'est, principalement, pour leur nourriture et celle des bestiaux qu'on cultive cet arbre utile. J'ai vu aussi des femmes et des enfants en manger la graine avec plaisir.

En outre des caroubiers et des noyers qui bordent les chemins, les champs ont des mûriers blancs, des oliviers, des vignes. Les yeux fatigués de la stérilité de la Murcie, ou plutôt de la négligence de ses habitants, se reposent ici agréablement: tout y annonce l'aisance et l'industrie.

Nous nous arrêtons à Almanza pour déjeuner. C'est une ville de sept mille habitants qui paraît assez ani-

mée et proprement bâtie. On y cite, comme monuments, un château, un hôpital et un réservoir, nommé Pantano del Alfera, qui sert aux irrigations des environs. Je n'ai pas le temps de le visiter.

A l'hôtel, je déjeûne avec M. del Povil. Nous sommes servis par une jeune fille plus blonde que brune et qu'on prendrait pour une enfant du Nord. C'est probablement la fille de la maison, car il n'y a dans ses manières rien qui ressemble à celles d'une servante. Les femmes espagnoles ont une souplesse de mouvement et une grâce de geste qui plaisent beaucoup dans les belles et qui font supporter les laides : ceci est commun à toutes les classes. Celles qui ont adopté le costume français ont seules perdu quelque chose de ce gracieux laisser-aller. Dès qu'elles ont un chapeau sur la tête, elles croient devoir prendre un air roide et pincé qui n'est pas dans leur nature et ne leur va pas du tout.

Les hommes du peuple, ayant conservé leur costume national, sont beaucoup mieux que ceux des classes élevées qui ont adopté notre affreux chapeau à tuyau de poêle et le pantalon à sac. Les Espagnols, généralement bien faits, ne peuvent que perdre à cacher leurs formes.

Si vous voulez jeter un regard rétrospectif sur l'origine des modes, en France et en Angleterre, vous acquerez la preuve que la plupart sont la conséquence d'un calcul tout individuel : c'est, certainement, un scrofuleux qui a inventé les cravates, un chauve qui a généralisé les perruques, une tête grise qui a fait admettre la poudre, un homme cagneux ou sans mollets qui a voulu les pantalons larges, une femme étique et plate qui a mis en vogue la crinoline, comme précédemment une bossue avait inventé les corsets. Le prodige ici est la stupidité de la majorité saine et bien

faite qui a consenti à s'enlaidir pour cacher les difformités du petit nombre. Passe, si c'était par humilité, par charité chrétienne ; mais, non, les gens laids et mal bâtis leur ont persuadé qu'ils s'embellissaient en leur ressemblant, et c'est par vanité qu'on se défigure.

Je dois quitter ici M. del Povil qui prend le courrier d'Alicante. Je regrette cet aimable compagnon ; et, bien que notre connaissance ne date que de quelques heures, nous nous embrassons comme de vieux amis.

Il est remplacé dans la voiture par un étudiant de Valence, venant de Paris. Il parle un peu français.

C'est lui qui nous prévient que la diligence qui arrivera à deux heures à Xativa y restera jusqu'à sept heures et demie du soir, parce que le convoi allant de là à Valence sera parti une demi-heure avant notre arrivée. C'est ainsi que les choses s'arrangent en Espagne : on y compte le temps absolument pour rien. Remarquez-bien que nous avons tous pris et payé nos places pour Valence, et qu'on s'est engagé à nous y déposer à trois heures après-midi.

Ma compatriote, l'Africaine-Espagnole, jalouse de ce que je causais toujours avec M. del Povil, sans trop m'occuper d'elle, paraît fort satisfaite de son départ. Dès ce moment, elle me considère comme sa propriété. Lorsqu'elle veut dormir, elle met sa tête sur mon épaule ; quand elle descend de voiture, elle s'appuie sur mon bras ; et si elle s'éloigne, elle me donne son enfant à garder. Comme celui-là se porte bien, la commission n'est pas trop pénible, quoiqu'il ne m'épargne ni coups de pieds ni coups de griffes : mais cette gentille femme y mettait tant de franchise et de bonne amitié, que je me prêtais volontiers à faire ce qui lui était agréable.

Nous sommes dans le royaume de Valence : c'est un

pays meilleur que celui que nous venons de quitter. La culture n'y est pas encore ce qu'elle est en France, mais elle y semble la perfection même, comparativement à la Murcie.

On me fait observer, en passant, le château de Montejo, placé à la cime d'une colline, à gauche de la route. Inhabité, il offre, à distance, l'apparence d'une belle ruine. Il est célèbre, en Espagne, comme souvenir de la fondation d'un ordre militaire. En face est une plantation de caroubiers.

Nous prenons un chemin de traverse qui mène à Xativa, où commence la voie ferrée allant à Valence. C'est ce tronçon qui doit rejoindre celui d'Albacette et conduire de Madrid à la mer.

Nous traversons des champs, ou plutôt une suite de jardins, où des rigoles apportent l'eau de la montagne et forment de petites cascades et de jolis ruisseaux. Cette eau limpide vous invite à boire et à s'y plonger. Je donnerais beaucoup pour pouvoir le faire, car la chaleur et la poussière m'ont horriblement altéré. La couleur de mes habits a disparu sous cette couche de poudre; les cheveux d'ébène de mon Africaine sont devenus gris; les enfants seuls semblent se soucier fort peu de ce fléau: ils sont gais comme des moineaux se secouant dans la cendre.

A deux heures, nous entrons à Xativa. Depuis un quart-d'heure le train était parti, et rien n'eut été plus facile que d'arriver à temps; mais les aubergistes n'y auraient pas trouvé leur compte. J'étais furieux contre Sancho-Pança. J'avais tort. J'ai su plus tard qu'il n'était pour rien dans tout cela.



## CHAPITRE XV.

Xativa, ses jardins, ses fontaines et sa posada.

L'hôtel, fonda ou posada, où descend la diligence, est une vaste maison, au milieu de laquelle est une cour entourée d'une galerie à la mauresque. Mon premier soin est de demander une chambre et de l'eau. On me conduit dans un appartement assez propre, où je trouve une large et profonde cuvette remplie d'une eau si transparente qu'elle échappait à l'œil. Croyant que le vase est vide, j'y pose ma casquette et je vais à la recherche du pot à l'eau : quand je reviens, ma coiffure d'étoffe légère avait sombré sous voile et gisait au fond de l'eau.

Ceci me contrariait fort, car, par cette chaleur, un chapeau me paraissait bien lourd. J'eus recours au soleil ; après avoir bien secoué et égoutté la casquette mouillée, je la mis sécher sur la fenêtre. Aussitôt, elle commença à fumer comme si elle eût été sur un four-